

www.e-rara.ch

Histoire de Polybe

**Folard, Jean-Charles de
A Amsterdam, MDCCLXXIV [1774]**

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6254

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-24522>

Chapitre IV. Les Romains se mettent en mer pour la première fois.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

C H A P I T R E IV.

Les Romains se mettent en mer pour la première fois. Manière dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Sièges de quelques villes de Sicile.

LA nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le Sénat, & lui donna de plus grandes idées qu'il n'avoit eues jusqu'alors. C'étoit trop peu d'avoir sauvé les Mamertins, & de s'être enrichi dans cette guerre. On pensa tout de bon à chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile: rien ne parut plus aisé & plus propre à étendre beaucoup la domination Romaine. Toutes choses réussissoient assez à l'armée de terre. Les deux Consuls nouveaux L. Valerius & T. Octacilius, successeurs de ceux qui avoient pris Agrigente, faisoient dans la Sicile tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux. D'un autre côté comme les Carthaginois primoient sans contredit sur la mer, on n'osoit trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que depuis la conquête d'Agrigente beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avoient ouvert leurs portes; mais il y en avoit un plus grand nombre de maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avoit enlevées. On balançoit longtems entre les avantages & les inconvéniens de cette entreprise: mais enfin le dégât que faisoit souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sans que l'on pût s'en vanger sur l'Afrique, fixa les incertudes, & il fut résolu que l'on se mettroit en mer aussi-bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel tems, de quelle manière, & pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Manière
dont ils
s'y pri-
rent.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galères à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. La chose ne fut pas peu embarrassante. Ils n'avoient pas alors d'ouvriers qui fussent la construction de ces bâtimens à cinq rangs, personne dans l'Italie ne s'en étoit encore servi. Mais c'est où se fait mieux connoître l'esprit grand & hardi des Romains. Sans avoir de moïens propres, sans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, sans s'être jamais fait aucune

idée de la mer (a), ils conçoivent ce projet pour la première fois, & l'exécutent avec tant de courage, que dès-lors ils osent attaquer les Carthaginois, à qui de tems immémorial on n'avoit contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises : lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avoient ni vaisseaux pontés, ni vaisseaux de transport, pas même une felouque ; mais seulement des bâtimens à cinquante rames, & des galères à trois rangs, qu'ils avoient empruntées des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversèrent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, & un vaisseau ponté qui s'étoit présenté d'abord au combat, aiant échoué & étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent

(a) Sans s'être jamais fait aucune idée de la mer. Notre Auteur se contredit furieusement dans ce passage ; qui voudroit le concilier avec lui-même s'y trouveroit très-embarrassé. Ce qu'il dit dans ce premier Livre ; il l'oublie dans son troisième, où il rapporte des Traités très-anciens entre les Romains & les Carthaginois. Il y en a un pris de si haut qu'il fut fait peu après l'expulsion de Tarquin, c'est-à-dire sous les premiers Consuls près de 250. ans avant la première guerre Punique, & un autre en 402. où l'on voit manifestement que les Romains ne trafiquoient pas seulement sur mer, mais qu'ils avoient des Navires propres pour toute autre chose que pour le trafic & qu'ils se métoient même de piraterie, car Polybe spécifie dans le Traité les différentes espèces de bâtimens après avoir parlé de vaisseaux en général. Si ces vaisseaux n'eussent été que marchands, pourquoi cette distinction ? les Romains couroient donc les mers soit en bien soit en mal, quoique le métier de Corsaire, qui n'est pas autrement fort honnête en ce tems-ci, fut alors très-honorable, c'est Polybe & Thucydite qui nous l'apprennent.

Le passage de Pyrrhus en Italie ne produisit-il pas un Traité d'alliance entre Rome & Carthage, l'an 573. de Rome ? je renvoie mon lecteur à M. Huet, qui me soulage beaucoup dans cette affaire-ci ; j'ignoreis qu'il eût écrit sur la navigation des Anciens, ce qui ne m'est guère pardonnable. Il cite Tite-Live sur le Traité dont je viens de parler qui prétend que c'est le quatrième. A ces faits, ce poli & savant Ecrivain, avec lequel je ne pouvois éviter de me rencontrer, ajoute ; Il paroît par ce Traité que les Romains avoient alors négligé le soin de la mer. Car ils stipulent que les Carthaginois leur fournissent des vaisseaux dans le besoin & pour les voyages, & pour la guerre ; & au surplus les conditions des Traités précédens

sont renouvelées. Outre ces preuves que nous tirons de Polybe, contre lui-même, continué-t-il, nous lisons que l'an de Rome 416. qui précéda la seconde guerre Punique de 74. ans les Romains avoient ruiné le port des Antiates, & s'étant emparés de leur flotte, qui étoit de 22. Galères, entre lesquelles il s'entrouvoit six armées d'éperons, le Consul Maenius orna de ces éperons la Tribune aux harangues dans la place publique, brûla les navires dépouillés de cette défense, fit remonter les autres jusqu'à Rome, & les fit mettre dans le lieu destiné à la garde & à la fabrique des vaisseaux. Ce qui prouve invinciblement que dès ce tems-là les Romains s'appliquoient aux affaires de la marine. Nous lisons de plus, dit-il quelques lignes plus bas, que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaisseaux couverts & armés avant la guerre des Tarentins, c'est-à-dire environ 18. ans avant la première guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occasion à la guerre contre Tarente. Il dit ailleurs que ce Valérius, qui commandoit, exerçoit, selon le témoignage de Tite-Live, la charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper, de réparer & d'entretenir les flottes. Ces charges de Duumvirs furent créées l'an de Rome 443. c'est-à-dire environ 50. ans avant le tems où Polybe prétend que les Romains commencèrent à s'appliquer à la mer.

Il est donc constant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le tems de leurs Rois, premièrement pour le négoce, mais que les ennemis qui environnoient leur état dans l'Italie leur suscitèrent tant d'affaires, qu'ils furent contraints de se relâcher dans la soin de la marine jusqu'au tems de la première guerre Punique ; car alors ils la reprirent avec tant d'ardeur & une si prodigieuse succès que tout ce qu'ils avoient fait auparavant, ne mérita pas en comparaison d'être compté pour rien. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre & expliquer Polybe.

comme de modèle pour construire toute leur flotte (a): de sorte que sans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auroient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étoient occupés à la fabrique des vaisseaux, les autres amassoient des matelots & leur apprennoient à ramer. Ils les rangeoient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux étoit un Commandant. Ils s'accoutumoient à se renverser en arrière, & à se baisser en devant tous ensemble, à commencer & à finir à l'ordre. Les matelots exercés, & les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvèrent pendant quelque tems, & voguèrent le long de la côte d'Italie.

Faute du
Consul
& d'An-
nibal.

Cn. Cornelius qui commandoit la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on seroit en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui seroit nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la saisit trop légèrement, & s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui étoit à Palerme, fit partir le Sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, & envelopa dans le port celle du Consul. Le jour venu, tout l'équipage se sauva à terre: & Cornelius épouvanté, ne sachant que faire, se rendit aux ennemis; après quoi les Carthaginois retournèrent vers Annibal, menant avec eux, & l'escadre des Romains, & le Consul qui la commandoit. Peu de jours après, quoique cette aventure fit beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Aiant appris que les Romains rangeant la côte d'Italie approchoient, il voulut savoir par lui-même combien ils étoient, & dans quel ordre ils s'avançoient. Il prit cinquante vaisseaux; mais en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, & ce fut un miracle, qu'il put se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains s'étant ensuite approchés de la Sicile, & y aiant appris

(a) *Ils s'en servirent comme de modèle pour construire toute leur flotte.* Voici un passage qui n'est pas tout à fait indigne d'être relevé. Les Romains passent le détroit, non pas seulement sur des bâtimens de cinquante rames, c'est-à-dire des galères de bas bord? Mais encore sur des triremes, qui étoient des vaisseaux ou galères de guerre qu'ils avoient empruntés de leurs voisins, & Polybe nous dit après cela, que si le vaisseau Carthaginois n'eût échoué sur la côte, & dont ils se faisièrent, les Romains auroient été contraints d'abandonner leur entreprise: je ne comprends rien à cela. N'avoient-ils pas traversé le détroit avec des bâtimens propres pour la guerre? Mais, dira-

t-on, ces galères ou vaisseaux, si on l'aime mieux, n'étoient pas pontés, & l'Auteur entend parler de ces sortes de bâtimens. Se moque-t-on? Quoi? ces bâtimens si extraordinairement élevés, pouvoient être autrement que pontés, qui peut douter qu'ils ne le fussent, & même à deux ponts? Qui empêchoit les Romains d'en construire sur le même modèle de ceux sur lesquels ils avoient passé le détroit? Polybe auroit ce me semble mieux fait de nous dire que celui qu'on prit se trouva d'un gabarit plus avantageux & plus propre pour les manœuvres légères; mais il ne pouvoit être différent des autres que dans la coupe qui dûnt leur parottre plus fine.

l'accident qui étoit arrivé à Cornelius, ils envoièrent à C Duillius, qui commandoit l'armée de terre, & l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'étoit pas loin, ils se disposèrent à un combat naval. Mais comme leurs vaisseaux étoient mal construits, & d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra qu'il falloit se servir (a) de ce qui fut depuis ce tems-là appelé des corbeaux. Voici ce que c'étoit.

Une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamètre, étoit plantée sur la prouë du navire: au haut de la poutre étoit une poulie; & autour, une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur, sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé au milieu d'un trou oblong, qui embrassoit la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle sur la longueur, on avoit attaché un garde-fou qui couvroit jusqu'aux genoux. Il y avoit au bout du mat une espèce de pilon de fer pointu, au haut duquel étoit un anneau; de sorte que toute cette machine paroissoit semblable à celles dont on se sert pour faire la farine. Dans cet anneau passoit une corde, avec laquelle, par le moien de la poulie qui étoit au haut de la poutre, on élevoit les corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchoient, & on les jettoit sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la prouë, tantôt sur les côtés selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochoient un navire, si les deux étoient joints par leurs côtés, les Romains sautoient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étoient joints que par la prouë, ils avançoient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendoient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portoit en devant; & les suivans pour parer les coups portés de côté, appuioient leurs boucliers sur le garde-fou. Après s'être ainsi préparé, on n'attendoit plus que le tems de combattre.

Aussi-tôt que Duillius eût appris l'échec que l'armée navale avoit reçu, Bataille de Myle. laissant aux Tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte: & sur la nouvelle que les ennemis faisoient le dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer toute de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile: insistant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la prouë vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échapper. Leur Chef étoit cet Annibal, qui de nuit s'étoit furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montoit une galère à sept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. D'abord les Car-

(a) De ce qui fut depuis appelé corbeau.] La description de ce corbeau, laquelle se trouve dans tous les manuscrits du Vatican, est fort différente de celle-ci. On voit une traduction Latine dans le *Vegetius* de l'édition de Plantin.

Je m'étonne qu'on ait si peu réussi dans la découverte de cette machine. Le lecteur curieux peut en voir la figure & tout ce que j'ai pensé sur les différens corbeaux des anciens, dans les observations suivantes.

thaginois furent fort surpris de voir au haut des prouës de chaque vaisseau, un instrument de guerre auquel ils n'étoient pas accoutumés. Ils ne laissèrent cependant pas d'approcher de plus en plus, & leur avant-garde pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur; mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrèrent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, & qu'ils se battirent sur leurs ponts; ce fut alors comme un combat sur terre, une partie des Carthaginois fut taillée en pièces, les autres effrayés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux & tout l'armement. La galère Capitaineſſe fut aussi prise, & Annibal au désespoir fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisoit voile dans le dessein d'attaquer les Romains; mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédés, ils se tinrent à l'écart & hors de la portée des corbeaux. Cependant à la faveur de la légèreté de leurs bâtimens, ils avancèrent les uns vers les côtes, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moien sans courir aucun risque; mais ne pouvant, de quelques côtes qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantoit, ils se retirèrent avec perte de cinquante vaisseaux. (a) Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains. Ils se jettent dans

(a) *Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains.*] Ceux qui ont souvent été battus, ou qui par la perte de quelque combat, ou le souvenir de leur dernière disgrâce, se font imaginé que leurs ennemis ont plus d'adresse, d'habileté & d'expérience sur mer; ceux-là mêmes sentent redoubler leur courage, & prennent de nouvelles espérances, lorsqu'il leur arrive quelque bonheur: à plus forte raison lorsqu'ils remportent une victoire complète, aussi continuent-ils la guerre avec plus de courage & de fierté que ne font les vainqueurs. Cela paroît encore plus dans ceux qui ont éprouvé tous les maux d'une guerre très-malheureuse, & dont ils croient ne pouvoir jamais se relever; un retour de fortune, un changement si inespéré produit des effets surprenans, & remet toute la machine du cœur auparavant démontée par la crainte de l'ennemi. Cela ne se remarque pas seulement dans les soldats, mais encore dans les peuples. La joie qu'ils ressentent d'un bonheur presque inattendu, les porte naturellement à fournir pour la continuation de la guerre des moiens qu'on croioit taris. Une bataille perdue cause souvent la même révolution, lorsque les soldats & leurs Généraux ont combattu avec tout le courage & l'intrépidité possible. La bataille de Malplaquet quoique perdue, peu s'en faut que je ne dise en apparence,

puisque'on abandonna le champ de bataille sans aucune nécessité, & qu'une heure de répit nous donnoit la victoire que l'ennemi pensoit à nous céder. Cette bataille, dis-je, est un bel exemple de ce que je viens d'avancer. On ne vit jamais dans les peuples plus d'empressement & d'ardeur à fournir de quoi réparer la perte que l'on avoit faite dans cette célèbre journée.

Pour revenir aux Romains, cette victoire de Duillius leur éleva si fort le cœur, & les remplit de tant d'espérance, que ce Général obtint des honneurs aussi nouveaux que le fut son triomphe, car il fut le premier qui triompha après une victoire navale, spectacle qu'on n'avoit pas encore vu dans Rome. On fit plus, on lui érigea une colonne rostrale, ainsi appelée à cause des prouës de navires dont on ornoit ces colonnes, autre nouveauté dans l'architecture. On déterra un morceau de celle-ci vers la fin du XVI. siècle.

Le triomphe & la colonne ne parurent pas dignes d'une si grande victoire. On poussa plus loin la reconnaissance. Un triomphe ne dure qu'une journée, après cela l'on n'en parle plus, & l'on vouloit s'en souvenir tant qu'il y auroit des Duillius de la race du premier. On fit un decret public, qui devoit passer à ses descendans, par lequel on lui accordoit l'honneur de se faire conduire à son logis aux flambeaux & au son des flûtes,

la Sicile, font lever le siège de devant Egeste, qui étoit déjà réduite aux dernières extrémités, & prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Amilcar Chef de l'armée de terre des Carthaginois, aiant appris à Palerme, où il campoit, que dans l'armée ennemie les Romains & leurs alliés n'étoient pas d'accord, que l'on y disputoit qui des uns ou des autres auroient le premier rang dans les combats, & que les alliés campoient séparément entre Parope & Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levoient le camp, & en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage avec le reste des vaisseaux qui avoient échapé au dernier combat, & de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques Capitaines de galère des plus expérimentés. Peu de tems après aiant été envelopé par les Romains dans je ne sai quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils pensèrent à envahir cette isle;) & y aiant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étoient sauvés, & puni d'une mort honteuse.

Dans la Sicile les Romains ne firent la campagne suivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus & C. Sulpicius, Consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allèrent à Palerme, où les Carthaginois étoient en quartier d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille; mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, & la prennent du premier assaut. La ville de Muttistratè, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siège, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avoit manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siège en forme, & ses murailles renversées. Ils s'emparèrent encore d'Enna & de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.

toutes les fois qu'il souperoit en ville chez ses amis. Il y avoit de quoi entretenir tous les joueurs de fûtes de Rome, sans doute qu'il s'en munit abondamment. Il ne faut pas douter que ses descendans ne s'en munissent aussi, & qu'ils ne soupassent très-souvent en ville sans se faire beaucoup prier, pour ne pas perdre un privilège si honorable & si glorieux dans la famille. Il y a bien des Auteurs qui prétendent qu'il s'arrogea cette espèce de triomphe nocturne. Je renvoie le lecteur au Dictionnaire de Bayle, qui a épuisé

cette matière. Il n'y a rien de plus beau dans les Princes, & de plus capable d'engendrer l'émulation & la reconnaissance, que de continuer les graces & les honneurs aux descendans de ceux qui leur ont rendu des services signalés. Les descendans de Themistocle, dit Plutarque, six cens ans après la mort de ce grand homme, conservoient encore à Magnésie certains honneurs que le Roi de Perse Artaxerxès lui avoit accordés.

OBSERVATIONS.

Sur la bataille navale de Milazzo entre le Consul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cause de sa défaite.

VOici la première bataille que les Romains gagnèrent sur mer. Le victorieux fut aussi le premier à qui ils accordèrent le triomphe naval, cette nouveauté dût plaire beaucoup à Rome. On lui érigea une colonne avec une inscription, c'est Florus qui nous apprend ceci : il a dit vrai, car vers la fin du seizième siècle on en détacha à Rome un morceau. Ces sortes de colonnes se nommoient *Rostratae* ; elles étoient ornées de proues de navires, comme on voit dans la figure, lesquelles avançaient en dehors, rangées en quinconce. Duillius obtint encore d'autres honneurs en reconnaissance de cette victoire. Bien des Savans sur de bons témoignages prétendent qu'il en excroqua une bonne partie ; c'est de quoi je ne déciderai pas.

Ce Duillius est le même, selon quelques Auteurs, qui se plaignit un jour à sa femme qu'elle ne l'avoit jamais averti d'un défaut qu'on venoit tout fraîchement de lui reprocher, c'étoit d'avoir l'haleine puante. Sa femme bien étonnée, lui répondit qu'elle croioit que tous les hommes lui ressembloient sur ce point. Ce seroit dommage que le nom de cette femme miraculeuse se fût perdu : S. Jérôme nous l'a conservé. Elle s'appelloit Cilia. Ces sortes de femmes sont rares dans l'antiquité. Nos tems sont plus heureux. Aujourd'hui même, *il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.*

Duillius fut donc le premier des Romains qui défit les Carthaginois sur un élément où ils passaient pour de très-grands maîtres. Cette bataille mérite quelques observations. Mais j'ai lieu de craindre que les marins ne soupçonnent mon fait à ces mots d'observations sur une bataille de mer. Que le pilote raisonne sur les vents, diront-ils, nous ne le trouvons pas étrange : cela est de son métier. Que le Bouvier parle de ses bœufs, & le Berger de son troupeau, on n'y trouve pas à dire. Il n'est pas non plus étonnant que le Guerrier s'entretienne de ses combats & des blessures qu'il a reçues, cela est dans l'ordre : on l'écoute & on le croit.

*Basti al Nochiero ragionar de venti,
Al bisolco de itori, & le sue piaghe
Contil guerrier, contil pastor gli armanti.*

Mais qu'un homme qui n'est marin ni de fait ni de profession, se mêle de parler guerre de mer, cela est hors de sa compétence. Point du tout. Car pour ne rien dire ici de quelques voyages que j'ai faits sur cet élément, quoique je n'aie servi que sur terre, je n'ai pas laissé dans mes heures perdues que d'étudier ce qui pouvoit m'être nécessaire pour raisonner pertinemment sur un combat naval, sans néanmoins rien décider : d'ail-

seurs il n'est pas besoin d'une théorie appuyée de l'expérience pour juger sainement d'une disposition navale : cette sorte d'examen est du ressort de la raison & du bon sens. Ajoutons que de toutes les batailles navales dont mon Auteur parle, il n'y en a pas une seule qui ne se soit donnée en tems de bonace ou d'une mer peu courroucée, & avec des bâtimens à rames : ceux mêmes qui avoient le dessus du vent abattoient les voiles lorsqu'ils entroient en action. Les anciens n'étoient pas grands Clercs dans la marine. Un matelot de deux jours en fait plus aujourd'hui que le meilleur Pilote des anciens. Entrons donc dans l'examen de cette bataille.

Les Romains combattirent sur deux lignes. 2. C'étoit la méthode de ce tems-là, c'est la nôtre d'aujourd'hui. Comme ils s'étoient disposés à cette bataille, ils voguèrent en bon ordre aux ennemis. 3. Le Général Carthaginois ne s'attendoit pas de les rencontrer si-tôt en son chemin. Il n'en parut point étonné : il avoit pourtant grand sujet de l'être. On ne gagne rien à être surpris & lorsque cela arrive il est très-difficile d'y apporter du remède. On en est réduit là sur mer tout comme sur terre. Il eût dû se mettre en panne à la vue des Romains, pour attendre que le reste de sa flotte eût démarré ; mais il ne crut pas devoir l'attendre. Il vogua droit à Duillius avec ce qu'il avoit de vaisseaux ; il fit cette manœuvre avec tant de hâte & de précipitation, qu'il s'imagina qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cette armée.

Il se fondeoit sur l'expérience de ses troupes, accoutumées aux combats de mer : plus encore sur la sienne propre, qui ne paroît pas ici, & sur l'agilité de ses vaisseaux, qui n'étoit pas un petit avantage. Tout cela joint ensemble augmenta le mépris qu'il faisoit de ses ennemis, & la bonne opinion qu'il avoit de lui-même à tel point, qu'il crut que ce seroit se rabaisser trop, que de se précautionner le moins du monde contre des gens, qui n'avoient ni expérience des combats de mer, ni science des manœuvres, lorsqu'il fait voir lui-même par sa conduite qu'il n'a ni l'une ni l'autre.

Leur Chef, dit l'Auteur, *étoit cet Annibal, qui à la faveur des ténèbres s'étoit furtivement sauvé de la ville d'Agrigente à la tête de ses troupes.* Cette retraite sourde, si bien conduite & si heureuse, l'avoit tellement enflé & rempli d'orgueil, qu'il crut que les précautions étoient inutiles dans cette bataille pour combattre avec sûreté ; ce qui arrive toujours aux Généraux ignorans & présomptueux, à qui les avantages précédens, quelques petits qu'ils soient, sont des amorces qui les mènent à leur perte.

Lorsqu'on se conduit prudemment & selon les règles de la guerre, & que le succès ne répond pas à notre attente, l'on a de quoi se consoler quand on n'a rien omis de ce qui pouvoit nous faire réussir. Si un Général mérite d'être puni des entreprises heureuses, mais folles, téméraires & sans nécessité, à plus forte raison celui qui hazarde inconsidérément une bataille avec une partie de ses forces, lorsqu'il dépend de lui de courre les risques avec le tout.

A la vue des Romains Annibal eût pû former d'abord sa première ligne, & les attendre sans avancer dessus : par là il donnoit le tems à la seconde de se former derrière : si elle étoit trop éloignée, il pouvoit virer de bord & s'en approcher. En prenant ce parti, il combattoit Duillius à forces égales. Cette précaution lui vint si peu à l'esprit, qu'il n'attendit pas même que sa première ligne fût entièrement formée ; mais par un aveuglement, qui a peu d'exemples dans un combat de mer, où il est rare d'être surpris, il vogua étourdi avec une partie de ses vaisseaux 2, pendant que l'autre 3, avoit à peine levé l'ancre. Notre Auteur, très-alerte à saisir les moindres fautes qui se commettent à la guerre, dit que les Carthaginois se gouvernèrent avec si peu de jugement, & avec tant de mépris de l'ennemi, qu'ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échapper.

On fait combien ce mépris est avantageux au soldat. Rien ne lui relève plus le

cœur & l'audace, & ne redouble davantage ses espérances pour la victoire. Un Général, qui fait le leur inspirer par son éloquence, n'a pas lieu de s'en repentir; mais s'il s'en remplit lui-même la tête, il court risque de le faire tomber sur lui-même, parce qu'alors il est ennemi des précautions, & qu'il va trop vite dans les choses qui demandent beaucoup de prudence & de circonspection.

Annibal parut en présence des Romains 4, dans l'état que je viens de dire; il les tint à demi battus. Dès qu'il fut assez proche, il aperçut ces nouvelles machines, qu'on appelloit *corbeaux*, sur toutes les prouës des galères Romaines, il en parut fort étonné, ne sachant ce que ce pouvoit être.

Son étonnement ne doit pas nous surprendre. On remarque dans toutes les choses de la guerre, que ce qui n'a pas été auparavant pratiqué, quelque léger, & même quelque absurde & quelque puérile qu'il puisse être, ne manque jamais de causer de la surprise par sa nouveauté, & l'imagination l'augmente toujours. Si ce qu'on voioit, & auquel on ne comprenoit rien, n'eût fait impression que sur l'esprit du Général, peut-être que l'on eût combattu avec le même courage & les mêmes espérances; mais la vue de ces machines fit encore un plus grand effet sur l'esprit de ses soldats: cela les jeta dans le doute & dans la crainte, & aussi-tot toutes ces belles idées de victoire & de butin s'évanouirent. Un rien produisit un si grand changement, puisqu'en effet c'étoit fort peu de chose que cette machine qui leur faisoit tant de peur.

Malgré tout ce que je viens de dire, les Carthaginois, remis peut-être de leur crainte, attaquent avec beaucoup de vigueur; mais comme toutes leurs forces n'avoient pas encore joint, & que les vaisseaux combattoient à mesure qu'ils arrivoient, on reconnut bientôt ce que peut le bon ordre & les forces réunies contre une armée qui manque de l'un & de l'autre.

On ne méprise rien sans péril à la guerre. Il est bon d'user de précautions non seulement contre un ennemi foible & sans mérite; mais même après plusieurs victoires remportées sur lui, à plus forte raison dans le commencement d'une guerre, lorsqu'on n'a rien éprouvé qui puisse favoriser & appuyer notre opinion.

Annibal connoissoit le courage des Romains, il l'avoit éprouvé à Agrigente. Il avoit une haute idée du courage, de la confiance & de l'expérience de ses troupes, soit; mais cela suffit-il pour le succès des grandes entreprises, s'il négligeoit d'ailleurs le seul & unique avantage sans lequel tous les autres étoient inutiles? N'est-ce pas la faute du monde la plus étrange, d'avoir combattu avec la plus petite partie de ses forces lorsqu'il lui restoit encore assez de tems pour les mettre toutes en bataille? Lorsqu'il s'agit de tout il faut combattre avec le tout: cette faute rendoit les Romains supérieurs de la moitié, & les mettoit en état de le doubler & de l'enveloper à ses ailes, & de le terrasser avant que le reste de ses forces eût pû joindre; c'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire.

Que fait-on si le même mépris de l'ennemi qui échauffoit si fort les Carthaginois & leur Général, ne fut pas la principale cause de la victoire des Romains? Rien n'est plus capable de remuer la haine & l'aversion que l'on a pour ses ennemis, & d'animer les courages les plus assoupis, que le mépris que l'on en fait. On peut juger de l'effet que cela dû faire sur des hommes aussi fiers & aussi courageux qu'étoient les Romains.

Se trouvant supérieurs par le nombre de leurs vaisseaux, comme dans le reste, ils se font voir toujours de prouë, abordent l'ennemi & font tomber les corbeaux sur les galères Carthaginoises, qui tâchent inutilement de les esquiver. Annibal surpris de cette nouvelle façon de combattre, & de l'effet de ces machines, eût pû refuser l'abordage: cela lui étoit d'autant plus aisé, que ses galères étoient légères, & que celles des Romains étoient lourdes & pesantes. En se gouvernant de la sorte il donnoit le tems au



A. De Putter fecit.

BATAILLE NAVALE DE MILAZZO.

reste de sa flotte de venir au secours ; mais ce secours étant arrivé un peu trop tard pour rétablir le combat servit du moins à favoriser sa retraite : s'il eût pu former une première ligne, il pouvoit s'empêcher d'être doublé, & pendant ce tems-là la seconde auroit eu le tems d'arriver, de se former derrière, & de donner tout en même tems ; mais venant par intervalles, les premières étoient en désordre, ou prises avant que les autres eussent le tems de les secourir. Ce qui sauva le reste de cette flotte, c'est que la plus grande partie de la seconde arriva en bon ordre.

L'expérience apprit alors aux Romains, qu'il n'y avoit pas de moïens plus sûrs & plus assurés, que de se joindre & d'en venir à l'abordage : & c'est, au jugement des plus habiles, le seul moïen qu'on puisse prendre dans les combats de mer pour être assuré de la victoire. Depuis que l'artillerie s'est introduite sur mer, on a presque oublié cette méthode des anciens, qui est pourtant la véritable, & qui convient le mieux à la nation Françoisë : aussi voions-nous que ceux qui s'en servent, ne manquent jamais de réussir.

Quand même les anciens Grecs & Romains auroient connu nos différentes bouches à feu, comme nos canons & nos fusils, & qu'ils s'en seroient servis sur mer comme sur terre, je suis persuadé qu'ils n'eussent jamais abandonné leur manière de combattre, qui est infiniment plus courageuse & plus sensée que celle que nous suivons aujourd'hui.

Quoique leurs machines de guerre, comme les balistes & les catapultes, dont l'usage étoit assez commun sur mer, fissent des effets surprenans, ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient tout aussitôt à l'abordage.

Si j'ose dire mon sentiment sur notre manière d'agir dans les combats de mer, il me semble que depuis l'invention de la poudre nous avons abandonné la bonne pour embrasser la mauvaise. Nos combats de mer, & particulièrement nos batailles, se décident à coups de canon : rarement en vient-on à la petite portée du fusil, & plus rarement aux mains. Je crois, Dieu me pardonne, que si l'on venoit à manquer de poudre de part & d'autre, on se retireroit chacun de son côté. L'on se crible pendant toute une journée, l'on se coule à fond si l'on peut ; & pour éviter le péril de l'abordage, l'on se précipite dans un plus grand : ce qui est la marque la plus évidente de la peur qui trouble le jugement.

S'il y avoit moins de danger dans un lieu que dans un autre, peut-être qu'on pourroit s'arrêter au plus sûr ; mais on peut voir que le péril qu'on court à joindre l'ennemi, est bien plus dans l'imagination que dans la chose même. Lorsqu'on n'est qu'un moment à terminer une bataille, l'on y perd bien moins de monde qu'en se canonnant pendant plusieurs heures, & particulièrement lorsqu'un ennemi se trouve surpris par la nouveauté du combat auquel il n'est pas accoutumé : méthode que nos Corsaires ont toujours suivie, & dont ils se sont toujours bien trouvés.

§. II.

Corbeau des Anciens. Pourquoi ainsi nommé. Qui en est l'inventeur.

IL y avoit tant de diverses sortes de corbeaux, ils étoient si différens entr'eux, soit dans leur construction, soit dans leur figure, ou dans leur usage, que je ne sais comment les Anciens n'ont pas inventé différens noms pour empêcher qu'on ne les confondit les uns avec les autres. Que diroit de nous la postérité, si au lieu des noms de pistolet, de fusil, de carabine, de canon, de mortier, nous nous contentions du ter-

me vague d'arme à feu, ou de bouche à feu? On ne fait pas même bien précisément pourquoi cette machine de guerre a été appelée corbeau, car elle n'a nul rapport avec cet animal. Dans les autres machines on voit à peu près d'où vient que tel ou tel nom lui a été donné. Mais ici rien ne nous aide à trouver l'origine de cette dénomination. Il faut deviner. Mais ce n'est pas mon métier.

Il seroit bien difficile de remonter jusqu'à l'origine de cette machine considérée comme un guindage, ou une manière de gruë. Diades se donne tout l'honneur de l'invention, quoiqu'elle eût été trouvée longtems avant lui, & que l'usage en fût tout commun. Les Anciens ne manquoient pas de ces sortes de geais qui ne se font pas conscience de se parer des plumes du paon. On prétend même, & cela n'est que trop visible par le témoignage des Auteurs, qu'Archimède n'est pas l'inventeur du corbeau, mais un Architecte nommé Charistion, qui l'exécuta au siège de Samos; de sorte qu'Archimède se verroit entièrement dépossédé de toutes ces machines de guerre, qui l'ont rendu si fameux dans l'Histoire, car ce siège est antérieur d'environ 228. ans à celui de Syracuse. S'il en faut croire Quinte-Curse, ni Archimède ni Charistion n'ont aucune part à cette invention: les Tyriens mirent en usage cette machine long-tems avant que ces gens-là fussent au monde.

Je ne sai à quoi pense Perrault dans ses savantes notes sur Vitruve, lorsqu'il avance que Polybe & Jul. Frontinus disent que le Consul Duillius, qui commandoit l'armée navale des Romains, fut l'inventeur de cette machine, quoique Quinte-Curse en attribue l'invention aux Tyriens, lorsque leur ville fut assiégée par Alexandre; car l'autorité de ce dernier Historien, continue-t-il, ne le doit pas emporter sur les deux autres. Premièrement Quinte-Curse ne dit pas que les Tyriens soient les inventeurs de cette machine: il paroît seulement qu'ils s'en servirent contre Alexandre, ou tout au plus qu'il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit été inventée. En second lieu, je voudrois bien savoir où M. Perrault a trouvé que Polybe ait attribué cette invention du corbeau à Duillius. Il n'y a pas un mot de cela dans cet Auteur; il dit simplement que *quelqu'un leur suggéra de s'aider dans ce combat d'une machine à laquelle on donna depuis le nom de corbeau*. Il n'explique pas Frontin plus heureusement. Cet Auteur ne fait aucune mention de cette machine, il dit seulement que Duillius voyant que les vaisseaux des Carthaginois étoient plus légers que les siens, fit faire des griffes de fer pour les accrocher; après quoi les soldats jettant un pont, & sautant dessus, en venoient à l'abordage. Voici ses termes: *Excogitavit manus ferreas*. Cela ne signifie pas un corbeau.

Diades, dont j'ai parlé plus haut, dit dans Vitruve, qu'il n'avoit pas crû devoir écrire du corbeau, parce qu'il avoit reconnu que cette machine n'avoit pas assez grand effet pour mériter qu'on en parlât. Il a raison, s'il entend parler de celui de Polybe: nous avons aujourd'hui des moïens plus simples & plus sûrs que cela pour accrocher les vaisseaux & les aborder. Cependant les deux grandes victoires que les Romains remportèrent sur mer contre les Carthaginois, ne sont dûes qu'à la vertu de cette machine.

Le corbeau d'Archimède étoit bien différent de celui du Romain. C'étoit un guindage qu'on tournoit en divers sens, qui accrochoit & enlevait tout ce qu'il pouvoit saisir, au lieu que celui de Duillius est tout différent; il accroche & il amène, & n'enlève point. Je crois que le corbeau de Polybe étoit plus redoutable aux yeux que dans ses effets. Les Carthaginois ne sûrent pourtant s'en garantir; ce qui me fait un peu douter de la légèreté de leurs galères, ou de l'adresse de leurs matelots; à moins que la nouveauté de cette machine, & la vûe de cette charpente mystérieuse, ne les ait étonnés jusqu'à leur faire perdre les forces & le jugement. On va voir, par la description & par la figure de cette machine, qu'ils s'étonnoient d'assez peu de chose.



CORREVA DE DIUTIS



A. de Putter fecit.

CORBEAU DE DUILLIUS.

§. III.

Description du Corbeau de Duillius.

LE corbeau étoit une machine assez semblable à la gruë dont on se sert pour élever des fardeaux. Il y avoit un mât 2. ou un arbre qui s'élevoit sur le château de prouë 3. de la hauteur de quatre brasses. Ce mât avoit trois palmes de diamètre, qui servoit de poinçon par en haut 4. La longue pièce de bois, qu'on appelle le rancher dans les gruës, & qui portoit le corbeau, ou le cone de fer, étoit posée sur le pivot de fer qui étoit au bout du poinçon. Le rancher tournoit aisément, & de tous les côtés, sur son pivot, assuré par le moien de la sellette sur laquelle s'appuioient les liens. Au bout du rancher 5. il y avoit une poulie pour passer la corde 8. au bout de laquelle étoit suspendu le corbeau 6. *fort pointu*, dit l'Auteur; il n'étoit donc pas fait en manière de pilon, sa figure devoit donc être telle que je la représente, en cone ou pyramidale. Ce cone devoit être de fer fondu & très-pesant, afin que tombant de son propre poids, en lâchant la corde à l'endroit 9. il pût percer le pont de prouë; mais comme il eût pû sortir par le même trou qu'il avoit fait en entrant, il falloit qu'il y eût des crochets de fer mobiles 10. engagés par des charnières, afin que le corbeau aiant crevé le pont, les crochets ou pates de fer se pliaissent, se rouvrissent d'elles-mêmes, ou se prissent à tout ce qu'elles rencontroient. Il falloit, quoique l'Auteur ne le dise pas, que le bout du cable fût alongé d'une chaîne de fer. Dès qu'un vaisseau ainsi armé approchoit d'un autre à la portée de la machine, on lâchoit la corde pour la faire tomber du plus haut de la longue pièce de bois; dès que le corbeau étoit tombé, on abattoit le pont 11. au bout duquel il y avoit des griffes de fer pour accrocher le bordage.

Notre Auteur est fort clair dans l'explication de son pont ou échelle pontée, comme dans tout le reste. Il dit qu'il y avoit *autour de l'arbre une échelle clouée de planches de quatre pieds huit pouces de largeur sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé d'un trou oblong qui embrassoit l'arbre*. Ce trou étoit à l'extrémité du pont; ce qui donnoit le moien de le hausser à la hauteur qu'il falloit. A l'autre extrémité du pont, & des deux côtés, étoient attachées les deux petites chaînes qui aboutissoient à une ancre de fer, semblable à celle d'un seau.

Voilà la description du fameux corbeau de Polybe, laquelle nos Commentateurs trouvent si obscure, qu'ils la prétendent incompréhensible. M. Perrault lui-même ne l'a pas comprise: car sans cela se plaindroit-il des ténèbres dont Polybe l'a enveloppée? Ce qui semble d'abord obscur, c'est l'endroit où il dit que *les soldats sautoient dans le vaisseau d'un bout à l'autre: s'ils n'étoient joints que par la prouë*, ils avançaient deux à deux à travers le corbeau. En effet ils ne pouvoient passer que deux à deux sur le pont lorsqu'on n'abordoit que par la poupe ou par la prouë, au lieu qu'en abordant par les côtés on entroit dans le vaisseau ennemi de tous côtés. Ce n'est pas là ce qu'on m'a fait voir de plus embarrassant; c'est cet *à travers le corbeau*: mais je ne vois rien là qui puisse arrêter le lecteur. Polybe entend par le corbeau, non seulement le cone ou le pilon, comme il l'appelle, mais encore tout ce qui compose la machine. Perrault prétend que le corbeau de Duillius étoit quelque chose de semblable à la gruë: il a raison; mais s'il s'imagine, comme il semble le dire, que les soldats passaient par l'échelier pour entrer dans les vaisseaux ennemis, cela me semble absurde. Cette imagination de cet

Auteur me fait souvenir d'une manière d'abordage que les Maltois pratiquent quelquefois, il faut qu'il passe ici pour la singularité.

Lorsque les galères de Malte veulent aborder un vaisseau, une partie des soldats & des matelots, tous nus pieds, monte sur la grande vergue, sur laquelle ils se mettent tous à califourchons, les uns derrière les autres, si près-à-près qu'on diroit qu'ils y sont enfilés comme des grains de patenôtres. La galère s'avance alors à une certaine distance du vaisseau ennemi; on baisse alors la vergue, & l'on fait couler les hommes sur le pont, qui se répandent dessus comme un chapelier qui se défile. Si cela est véritable, je trouve l'invention très-hardie & très-gaillarde. Si le Commentateur de Vitruve a compris de la sorte le corbeau de Duillius, il est encore en usage.

§. IV.

Le Dauphin. Le corbeau démolisseur. Le Loup. Le corbeau à griffes.

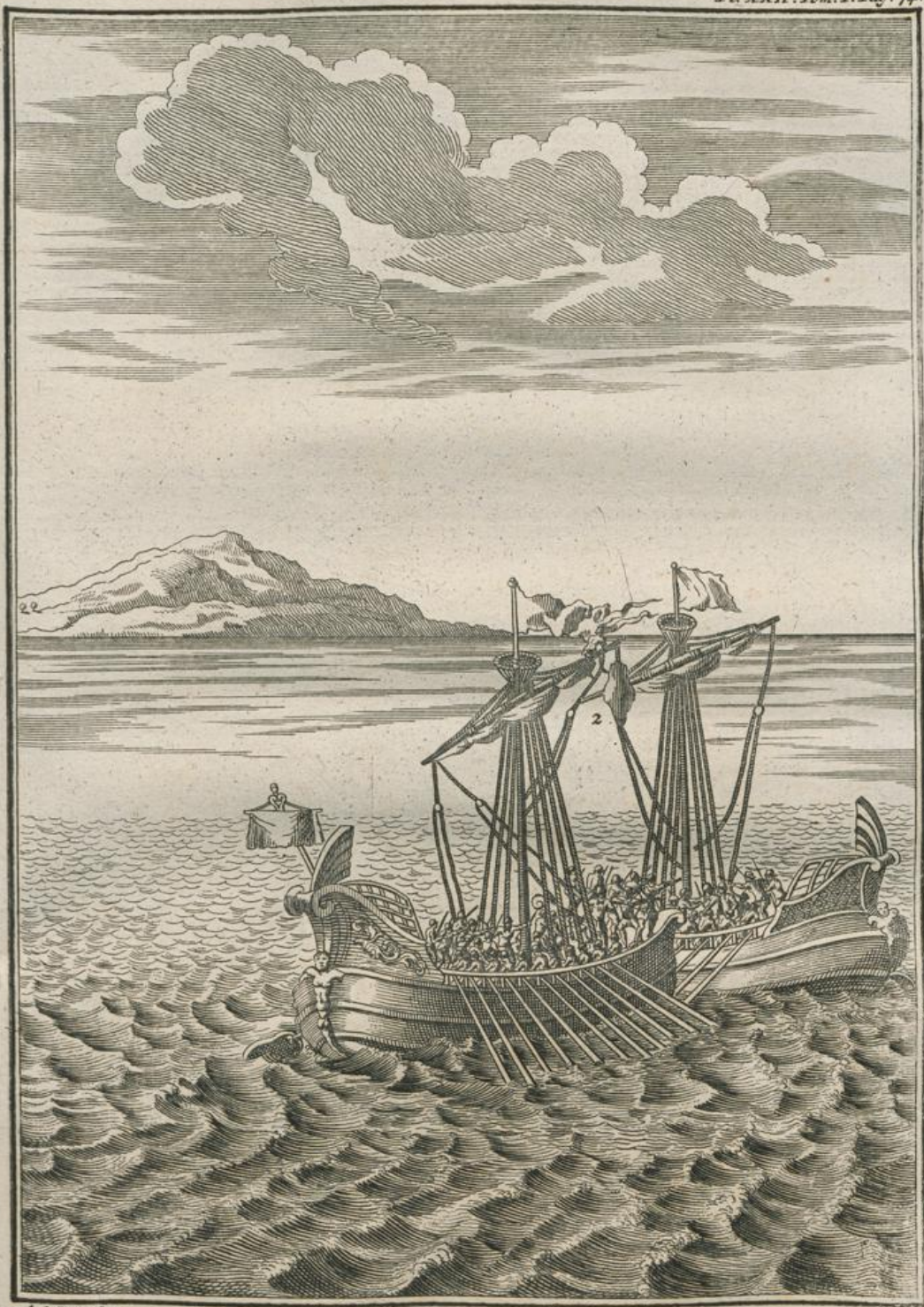
LA première de ces machines n'étoit autre chose qu'une masse de fer fondu 2, & suspendue au bout des antennes des vaisseaux. Il falloit qu'elle fût d'un poids excessif pour produire l'effet que les Auteurs nous en disent. Elle étoit en usage chez les Grecs selon Suidas & le Scollaste d'Aristophane; on l'appelloit Dauphin: peut-être qu'elle en avoit la forme; on le suspendoit à un des bouts des vergues, pour le laisser tomber sur les vaisseaux ennemis, qu'il perçoit depuis le pont jusqu'au fond de cale. Dans le fameux combat donné dans l'un des ports de Syracuse, les Athéniens aiant été battus, les Syracusains les poursuivirent jusques vers la terre, & furent empêchés de passer outre, dit Thucydide, par les antennes des navires qu'on baissa sur le passage, où pendoient des dauphins de plomb capables de les submerger, & deux galères qui s'emportèrent au-delà furent brisées.

Nos bombes suspendues à des alonges aux extrémités, ou aux bouts-dehors des vergues, ne feroient-elles pas un plus grand désordre? Je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait pratiqué, quoique j'en aie souvent ouï parler.

Vitruve nous parle du corbeau démolisseur de Diades. On ne peut guères comprendre ce que c'est que cette machine; ne seroit-ce point celle dont parle Végèce, qu'il appelle tortue, au dedans de laquelle il y avoit une ou deux pièces de bois arrondies & fort longues pour pouvoir atteindre de loin, & au bout desquelles il y avoit des crocs de fer 3. elles étoient suspendues en équilibre comme les béliers, & on les poussoit contre les créneaux pour les accrocher & les tirer à bas, ou les pierres ébranlées par les béliers. On les appelloit de ce nom, dit l'Auteur, à raison de ce fer courbé ou grappin dont on se servoit à tirer à bas les pierres de la muraille.

César fait mention de cette machine dans ses Commentaires. Il rapporte que les Gaulois assiégés dans Bourges détournoient les crocs dont on tiroit à bas les débris de la muraille, & après les avoir accrochés, les enlevoient en haut avec des machines. C'est là sûrement le corbeau démolisseur de Diades dont parle Vitruve. Je ne pense pas qu'aucun Auteur l'ait nommé de la sorte. L'épithète va bien là: nous nous en formons d'abord l'idée, que cette machine sert à accrocher & à tirer les pierres d'une muraille à bas.

Quoique Vitruve nous dise de son expérience en fait de machines de guerre, j'ai de la peine à me laisser persuader sur cet article; un homme qui a vu & pratiqué, est beaucoup plus clair dans ses descriptions, que cet Architecte ne l'est dans ses écrits. Il n'auroit pas non plus toujours son recours à Athenée, qui n'est pas moins embarrassé. Si le premier avoit servi, comme il nous en avertit, il nous auroit appris quelque chose

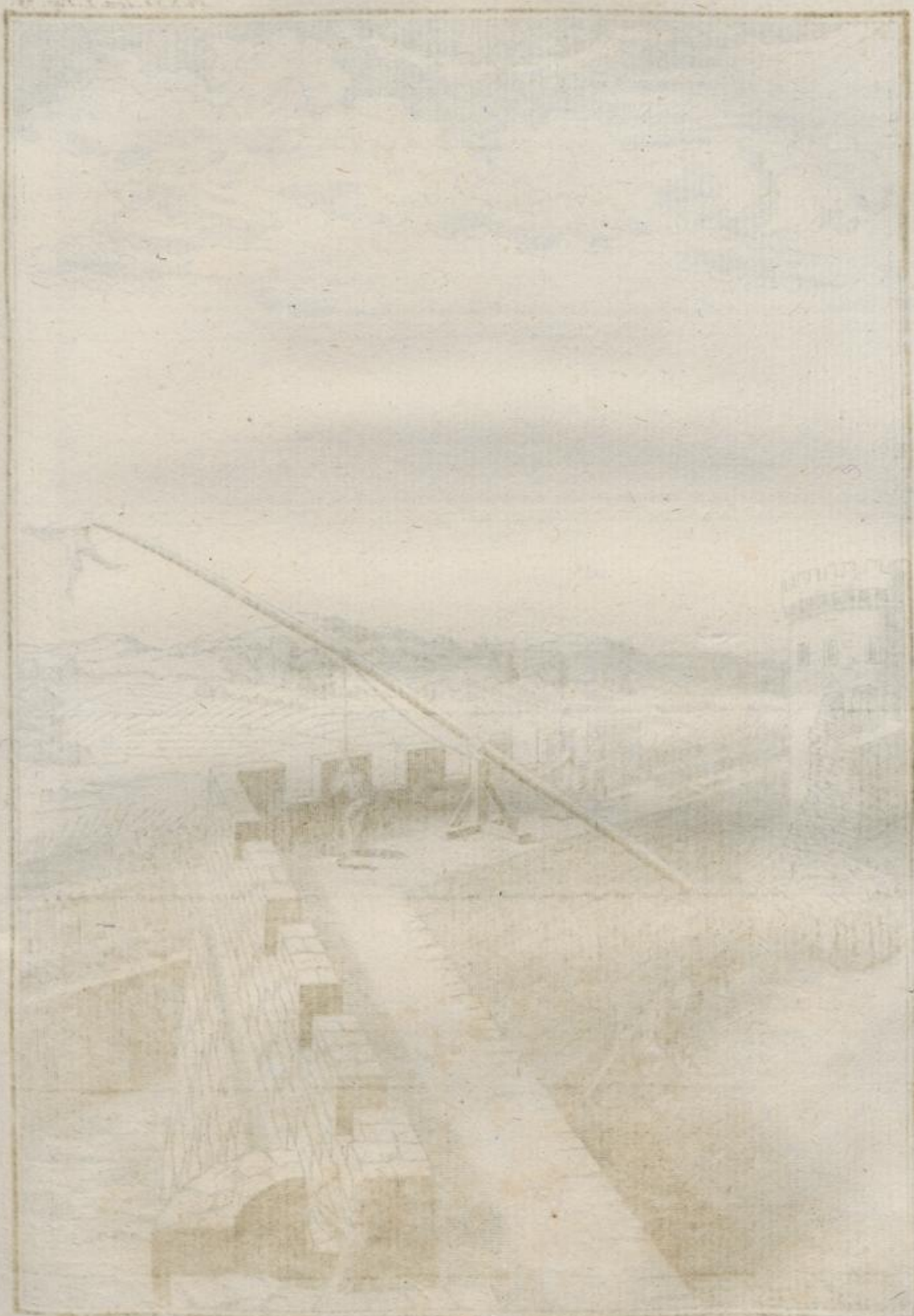


A. de Putter fecit.

LE DAUPHIN DES GRECS.

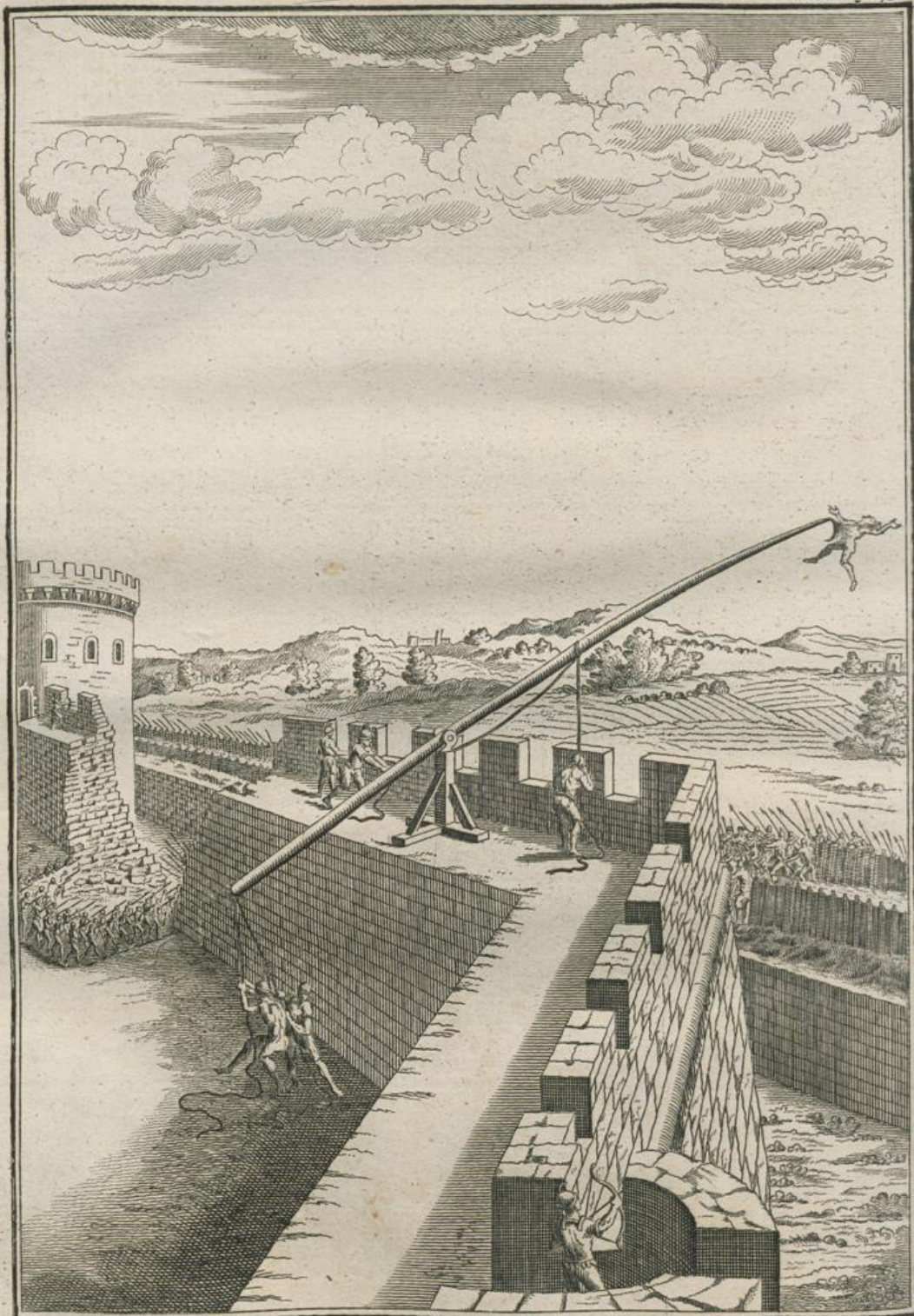


LE DOLPHIN DES GRECS



COBREVALE GRITES

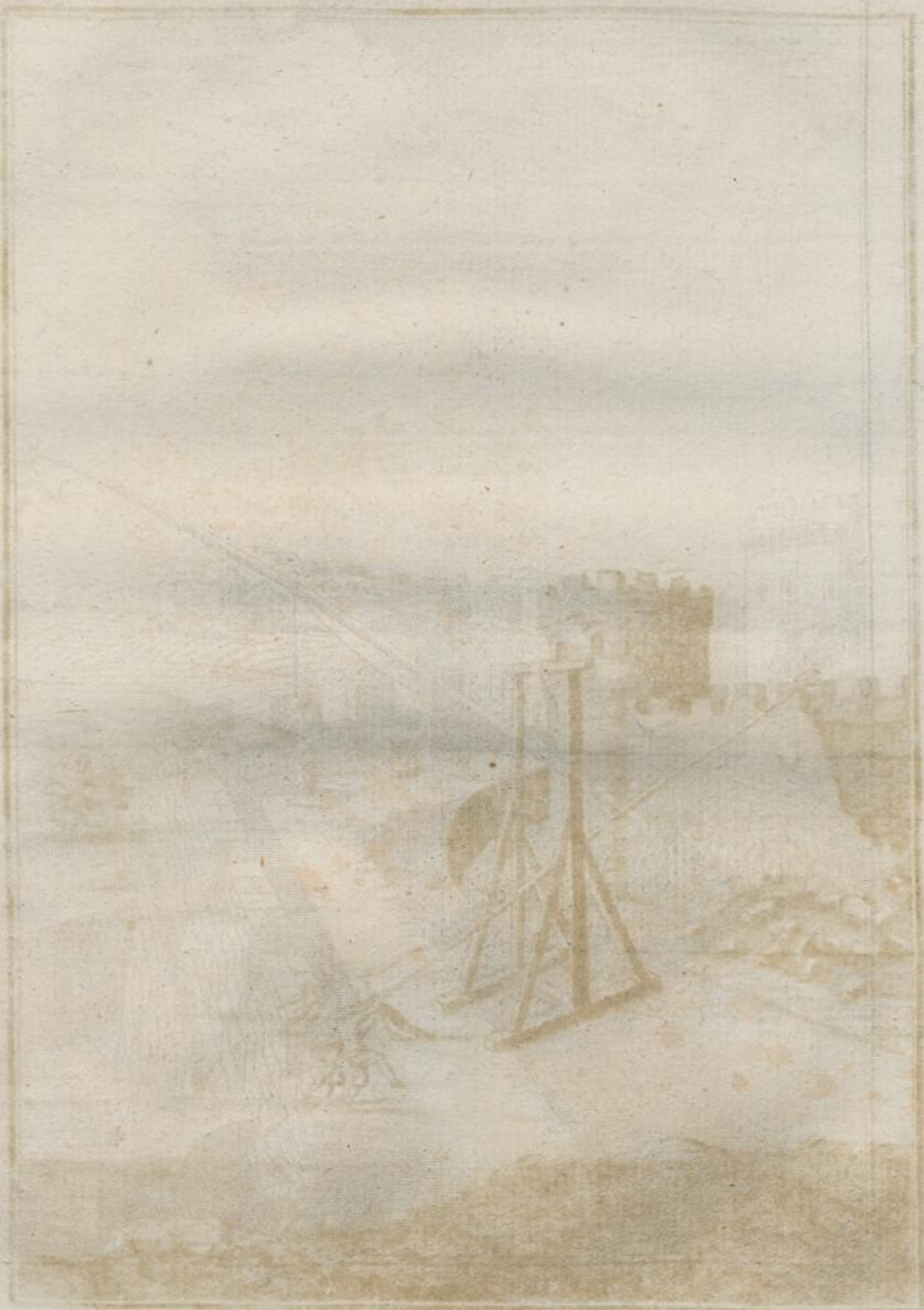
Les machines à vapeur sont en mouvement, et les usines sont en activité.



A. de Putter fecit.

CORBEAU A GRIFFES ,

avec lequel on enlevait les hommes dans les assauts, ou dans les escalades .



FORREAU DE MONTREUIL

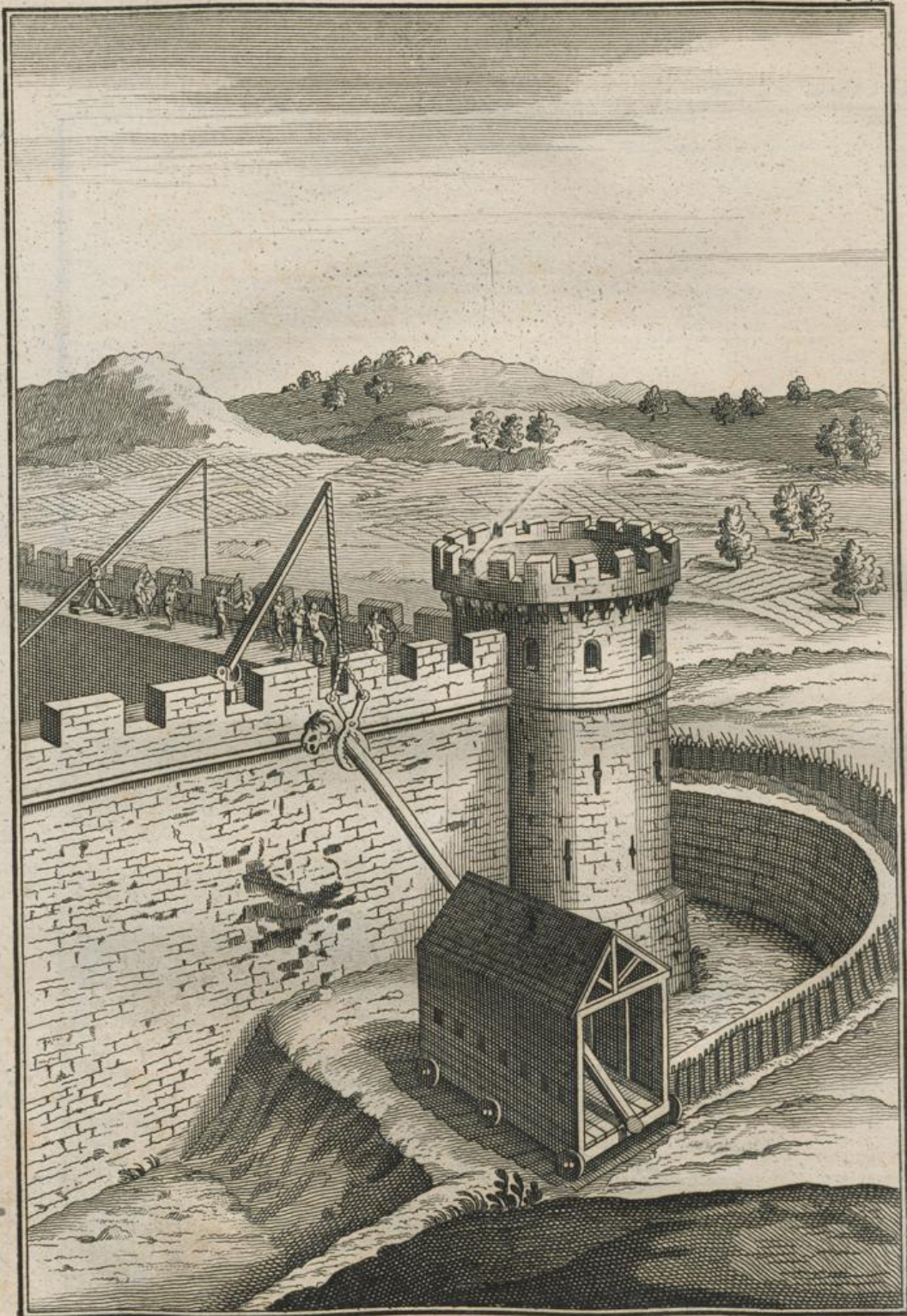


A. Pool Sculp.

CORBEAU DÉMOLISSEUR.



COAST OF NEWCASTLE
FROM THE Lighthouse



CORBEAU À TENAILLE ,
qui servoit à pincer les Beliers.

de ses campagnes : on ne peut guères s'en empêcher quand on a vu les armées. Quoi qu'il en soit, en parlant de ce croc suspendu & branlant, il ne se sert pas du terme de corbeau. Végèce l'appelle Loup, & Isidore *Lupum harpagonem* : apparemment parce qu'il servoit à pincer & à accrocher : comme Vitruve appelle *Louve* une espèce de tenaille ou de ciseaux crochus en dedans & à ses extrémités, avec lesquels on faisoit les grosses pierres, qu'on élevoit & qu'on transportoit par le moyen d'une grue. L'usage de cette machine n'est pas perdu, & nous la connoissons à présent sous ce nom. Les Pêcheurs appellent *Louve* une manière de filet suspendu au bout d'une longue perche, dont ils se servent à prendre des poissons. La machine dont parle Tacite dans la guerre de Civilis, étoit un véritable corbeau, puisqu'il a plu aux anciens de le nommer ainsi. L'endroit de son Histoire où il en fait mention, est remarquable. Les Romains furent attaqués d'insulte dans leur camp par l'armée de ce rebelle : ils se servirent de tous les artifices, que les Anciens ont inventés, pour la défense des villes les plus fortes & les mieux fournies. *Comme l'adresse & l'expérience étoit du côté des Romains, dit l'Auteur, ils oppoient de nouvelles inventions à celles des ennemis, & avoient fait une machine suspendue & branlante, qui se baissant les alloit prendre dehors, puis se tournant tout à coup les jettoit sur le rempart.* Bien des gens s'imagineront que ces sortes de machines étoient fort mystérieuses. Ce n'étoit rien moins que cela, comme on le peut voir dans la figure, que l'on comprend assez sans qu'il soit besoin d'explication. Vitruve le pense ainsi que moi ; mais puisqu'il n'en donnoit pas la figure comme je fais, deux lignes eussent été d'un grand effet. *Pour ce qui est des guindages, comme Perrault les appelle fort bien, je n'ai pas, dit cet Auteur, jugé qu'il fut nécessaire d'en écrire, parce que tout cela est fort aisé, & se fait ordinairement par les soldats mêmes.* S'il avoit su que son Livre eût poussé si loin dans la postérité, il m'eût épargné la peine de cette recherche. Pour revenir au passage de Tacite ; je trouve un peu étrange qu'il ait pu traiter, de *nouvelles inventions*, une machine aussi commune & aussi connue que celle dont il fait mention ; apparemment qu'il ne se souvint pas alors qu'Archimède l'emploia au siège de Syracuse. Polybe ne le dit-il pas, & tous les autres après lui ? Car après avoir parlé du désordre & des pertes que les Romains éprouvoient par les grandes machines d'Archimède, il dit ensuite : *sans parler des pertes que causoient les accrocs de fer qui enlevoient les hommes armés, les fracassoient & brisoient contre terre, ou les précipitoient dans la mer.*

§. V.

Corbeau à tenaille dont on se servoit pour accrocher & attirer le béliet. Corbeau double pour en baisser la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens.

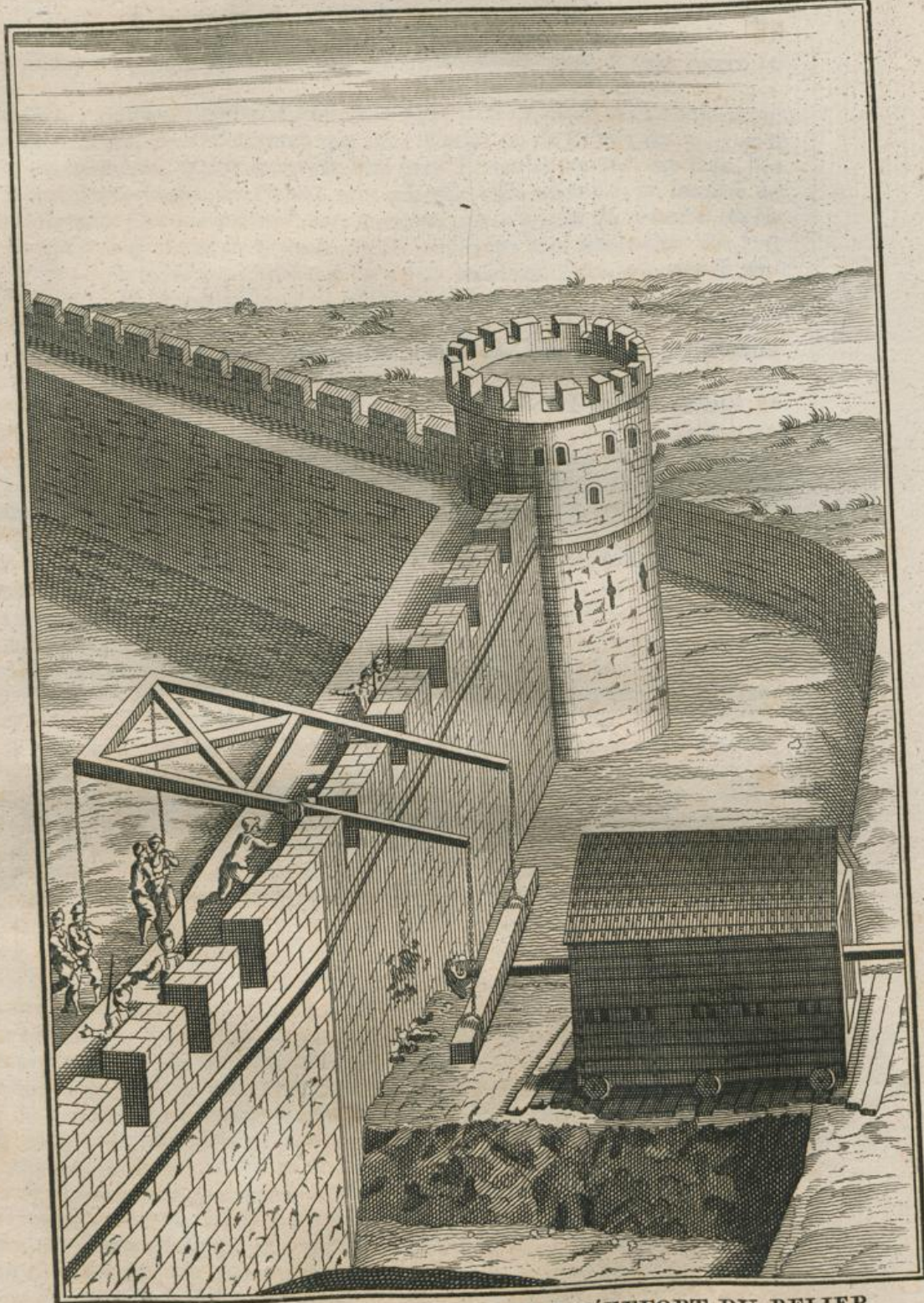
CE que Végèce appelle un loup ne l'étoit certainement pas, mais un véritable corbeau : je l'avance ici de ma pure autorité, c'étoit une espèce de ciseaux dentelés & recourbés en manière de renaille ou de deux saucilles opposées l'une à l'autre. *In modum forficis*, dit-il, *quem lupum vocant*. Il lui donnera tel nom qu'il lui plaira, mais c'est un guindage qui saisit qui enlève. Tout au moins eût-il dû y ajouter une épithète qui pût le différencier du loup démolisseur. Pourquoi ne pas l'appeler *loup à tenaille*, puisqu'il ne fut inventé que pour saisir, pincer, détourner & enlever le béliet en haut par la tête. Lipsé prétend, après Tite-Live, qu'on détournait & qu'on enlevait le béliet à force de bras, après l'avoir pincé avec la machine. Cela ne se faisoit pas ainsi, mais par le moyen du corbeau dont j'ai donné la figure.

Ces sortes de corbeaux, & même ceux de toute espèce, furent mis en œuvre au fameux siège de Byzance par l'Empereur Sévère. Il n'y a guères de siège régulier & de vive force qui soit plus mémorable dans l'Histoire, ni qui ait duré plus longtemps. Dion dit que *la ville fut assiégée durant trois ans par les flots, s'il faut ainsi dire, de toute la terre, & qu'il y avoit un si grand nombre de machines, faites presque toutes par Prisque, bourgeois de Nicée, qui avoit un art tout particulier pour cela, qu'on n'avoit jamais rien vu de semblable.* On peut bien juger que les corbeaux furent mis en usage. Le même Dion rapporte que parmi les machines des assiégés il y avoit des corbeaux (*harpagones*), à l'extrémité desquels étoient des griffes ou des agrafes de fer, qu'on lançoit & qu'on jettoit sur les assiégeans, qui s'accrochant à tout ce qui pouvoit donner prise, l'enlevoit d'une vitesse & d'une rapidité surprenante.

Le siège de Platée n'est pas moins célèbre par la grandeur des travaux & des machines dont on se servit dans l'attaque & dans la défense de cette place, & l'on peut dire qu'elle se défendit bien moins par la force, que par l'intelligence & la valeur des assiégés. Thucydide dit que les assiégeans ayant ruiné *une grande partie du nouveau mur, par le moien des machines qu'ils plantèrent sur les plates-formes, ils dressèrent encore des batteries ailleurs; ce qui étonna fort les assiégés; mais ils rompoient l'effort du béliet avec des cordes qui en détournoient le coup; ce qui ne se pouvoit faire que par le moien du corbeau ou du loup.* Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs branches en lacs courants, avec lesquels on faisoit la tête du béliet, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.

Ils usoient de cet artifice, continue l'Auteur; ils attachoient par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à de longues pièces de bois, lesquelles panchaient sur la muraille; & comme le béliet venoit à jouer, ils levoient cette poutre en l'air, & la faisoient tomber de travers sur la tête du béliet; ce qui le rendoit sans effet. Lipse met cette machine au nombre des corbeaux, il ne faut pas le chicaner là-dessus; puisque ces sortes de machines pouvoient être tournées à des usages différens, à amener, à enlever, à détourner, à rabattre: la simple inspection de celle-ci la fait aisément comprendre, sans qu'il soit besoin d'aucune autre explication. C'étoient deux corbeaux ou deux loups, enfourchés, & tournant sur leurs pivots, mis sur une même ligne à la distance de la longueur de la poutre suspendue à ses deux extrémités, par le moien de laquelle on rabattoit les coups du béliet en haussant & baissant les deux corbeaux. Il y a un si grand nombre d'exemples de cette machine dans les Historiens de l'antiquité, que ce seroit de l'érudition perdue que d'en rapporter davantage.

Je reviens au corbeau des Tyriens, duquel j'ai déjà parlé, & dont Perrault, de sa pure autorité, attribue l'invention au Consul Duillius. Quinte-Curce parle de ce corbeau, mais d'une manière si déguisée, si enveloppée, qu'il faut être devin pour la reconnoître. Citons le passage de cet Historien. *Corvos namque ad implicanda navigia, que muros subibant, validis asseribus corvos & ferreas manus illigaverant, ut cum tormento asseres pramavissent, Subito laxatis funibus injicerent.* Je désire qu'on trouve le moindre sens dans ce passage, quoiqu'on y rencontre le terme de corbeau. Si un de nos modernes avoit écrit aussi ténébreusement que cet ancien, je pense qu'on l'eût écorché. Je suis persuadé que Vaugelas passa de très-mauvais quarts d'heure à rendre cet endroit clair. Que pouvoit-il faire, sinon de nous donner galimatias pour galimatias? Voici sa traduction. *Car pour incommoder les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des grappins, des faux, des mains de fer & des solives, ou des poutres: puis ayant bandé leurs machines faites comme des arbalètes, & ajusté dessus au*



A. De Ponce fait.

CORBEAU DOUBLE POUR ROMPRE L'EFFORT DU BELIER.



FIGURE 1. FORT MONROE, VIRGINIA, 1862.

lieu de flèches ces grosses pièces de bois, ils les décochoient tout à coup contre les ennemis.

Ce qu'il y a de bien surprenant dans tout ceci, c'est qu'aucun des Critiques, ni des Commentateurs, ne s'est apperçu que cet Historien ne dit ici que des mots qu'il n'entend pas lui-même. Qu'on remarque bien ceci. Il met les poutres, les faux, les mains de fer, les corbeaux, les grapins, tout cela péle-mêle ensemble, en manière de faisceaux d'armes. *Puis ayant bandé leurs machines, faites comme des arbalètes, ils les décochent tout à coup contre les ennemis.* Cela n'est-il pas bien admirable. Le bon Quinte-Curce ne savoit ce que c'étoit que toutes ces machines. Pourquoi donc se méloit-il d'en parler? Et Perrault n'auroit-il pas mieux fait de chercher quelqu'autre Auteur plus ancien que notre Rhéteur, qui parlât du corbeau des Tyriens? S'il avoit pris cette peine, Diodore de Sicile lui en eût donné des nouvelles les plus claires qu'il eût pû desirer.

Les Tyriens, dit cet Auteur, ayant attaché des faux à l'extrémité des vergues de leurs galères, s'approchoient des béliers qui battoient en brèche; & lorsqu'ils se trouvoient à portée de ces machines pour pouvoir les atteindre, ils baïssoient les antennes où ces faux étoient enmanchées, & coupoient les gros cables, au bout desquels les béliers étoient suspendus: de sorte qu'ils devenoient tout à fait inutiles & sans effet.

Voilà le corbeau dans toutes les formes, & avec toutes les qualités requises à cette machine; il est vrai que Diodore ne l'appelle pas de ce nom, mais le nom ne fait rien: car l'antenne fait le même effet que le long bois qu'on hausse, qu'on abaisse, & qui tourne sur son pivot. On pouvoit donc également, ou y suspendre le cone de Duillius, ou des griffes de fer pour enlever, ou y enmancher des faux pour trancher & couper les cables qui soutenoient les poutres bélières. Il y a pourtant cette différence, que le corbeau de Tyr me semble plus simple, outre qu'il se transporte où l'on veut, se trouvant attaché au mât du vaisseau dont la corde lui sert de point d'appui, sans être sujet à aucun frottement: avantage que l'autre n'a point. On y pouvoit encore suspendre le Dauphin des Grecs; ce que l'on ne pouvoit faire à l'autre. Outre ce corbeau les Tyriens ne laissèrent pas d'employer celui dont Tacite fait mention dans la guerre de Civilis. Il le regarde comme nouveau, mais il a tort, les Tyriens s'en étoient servis. Diodore nous l'apprend deux lignes après ce que je viens de citer. Voici le passage: *Ils usèrent*, continue-t-il, *de certaines machines*, (il entend les catapultes) avec lesquelles ils jetoient des plaques de fer enflammées, aux endroits où les assiégeans donnoient en foule. Ils faisoient tomber en même tems des crocs & des mains de fer, avec lesquelles ils accrochoient & enlevoient les hommes postés sur les couvertures des tortues bélières. Voilà donc les Romains dépossédés de l'invention du corbeau harpeneur. Je ne dirai pas d'où Diodore a tiré le corbeau de Tyr. Arrien, qui a écrit son Histoire sur les mémoires de Ptolomée & d'Aristobule, deux Généraux d'Alexandre le Grand, & qui l'avoient accompagné dans toutes ses entreprises, ne dit pas un seul mot du corbeau de mer & de terre, dont ceux de Tyr se servirent dans la défense de leur ville.

Perrault étoit très-certainement un Auteur distingué, son Commentaire François sur Vitruve est digne de l'attention de ses lecteurs; mais comme il n'y a point d'ouvrage, quel qu'il puisse être, où l'on ne puisse trouver à redire, il me semble que celui-ci est bien stérile & bien vuide de certaines choses dont il étoit aisé de l'enrichir. Qu'auroit-il coûté, par exemple, d'y insérer mille curiosités Historiques sur le corbeau? L'Auteur n'auroit eu pour cela qu'à se rappeler ses lectures, ou à chercher ce que les Auteurs ont dit de cette machine. Il y en a tant d'autres que Polybe, que Frontin, & que

Quinte-Curſe, qu'il auroit pû citer. Rien ne plaît, n'inſtruit & ne délaſſe davantage que cela. Ou n'auroit jamais fini ſ'il falloit citer tous, ce ſeroit une vraie pedanterie; mais du moins on choiſit les exemples les plus remarquables.

§. VI.

Corbeau à laqs courans, & à pincés. Tellenon.

J'ai déjà apporté un exemple du corbeau à laqs courans dont ceux de Platée ſe ſervirent contre les efforts du béliér. Tite-Live nous en fournit un autre, qui fait aſſez connoître que ces lacets, pour faiſir le béliér, étoient attachés à des corbeaux: car il paroît par ce que dit l'Auteur, que ceux qui défendoient Héraclée contre les Romains, manquoient de ces fortes de machines contre les béliers: en effet, dit-il, les Romains attaquoient bien moins la ville par la force de leurs armes, que par celle de l'art; tout au contraire des Etoliens, qui abandonnoient celui-ci & recouroient aux autres: car tandis qu'on battoit leurs murailles avec les béliers, ils négligeoient les moyens ordinaires pour les rendre inutiles, & en détourner les coups en les faiſiſſant par des lacets à laqs courans. Ils ſe contentoient d'inquiéter les Romains, par les continuelles forties qu'ils faiſoient ſur leurs batteries pour tâcher d'y mettre le feu.

Le Conſul Fulvius aiant aſſiégé Ambracie, la garniſon n'eut garde de ſuivre l'exemple de celle d'Héraclée. Elle mit en œuvre tout ce que l'art, l'intelligence & la valeur ont de plus redoutable. C'eſt Tite-Live qui nous apprend ceci; toutes les machines dont on ſe ſervoit en ce tems-là dans l'attaque des places, parurent dans celle d'Ambracie.

Les Romains formèrent cinq attaques; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû dans aucun ſiège, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Quel appareil de machines ne falloit-il pas? Les murailles étoient très-ſortes, les aſſiégés élevèrent pluſieurs batteries de béliers, qu'ils approchèrent des murs de la place: les aſſiégés les rendirent bientôt inutiles & ſans effet par le moyen de leurs corbeaux à bacule, au bout deſquels ils ſuspendirent de groſſes maſſes de plomb, ou de gros quartiers de pierre d'une énorme poſanteur, qu'ils élevoient & faiſoient tomber enſuite ſur les béliers; ce qui rompoit la force des coups, ou les détournoit à droit ou à gauche du point fixe auquel ils étoient ſuspendus.

Ils n'eurent pas moins à ſe défendre contre les corbeaux démoliffeurs, avec leſquels les Romains arrachotent les pierres ébranlées par les béliers, & tiroient à bas les crenaux des murailles de la ville: à ceux-ci les aſſiégés en oppoſoient d'autres; car outre leurs bacules, dont ils ſe ſervirent pour les rompre & les brifer, ils mirent encore en uſage les corbeaux à laqs courans & à pincés, avec leſquels ils enlevoient pardeſſus les murailles, ces grands crocs, ou pates d'ancres enmanchées de longs bois, & pouſſées contre les crenaux pour en arracher les pierres, & les amener à bas.

Le tellenon, ſous la figure que Végèce nous le repreſente, eſt d'une grande rareté dans les ſièges des anciens. Cette machine ne devoit pas être d'un grand effet puifqu'il ſe trouve ſi peu d'Auteurs qui en parlent. Stéwechius, dans ſon Commentaire ſur Végèce, nous en donne la figure: mais il ſ'en faut bien qu'elle ne ſoit conforme à ſon texte. On ne peut ſ'empêcher de rire en voiant huit ou dix ſoldats, enfermés & ſuspendus dans un tonneau ou dans un cuvier de haut bord, & deux hommes ſeulement qui font mouvoir la machine, qui la hauſſent & qui l'abaifſent ſur une des tours des aſſiégés, ſans qu'il paroiffe que le matereau en tra-



de Pétion gravé.

CORBEAU A CAGE, OU LE TELLENNON,
dont les anciens se servoient pour transporter des hommes sur les deffences des villes assiégées.



CORREAU A CIGRE DE LA TELLERON.

donc les hommes se servent pour transporter les hommes sur les différents des villes maritimes.

vers tourne sur son point d'appui par le moien d'un pivot. Il falloit que la machine suspendue fut quarrée, & semblable à nos caisses où l'on met les Orangers à Paris; il devoit y avoir une porte qu'on baïssoit, & qui servoit comme de pont pour passer sur la muraille. Dans le tellenon de Végèce, il paroît clairement que cette caisse étoit telle que je la représente. Il seroit superflu de donner une plus ample explication de cette machine, la figure que j'en donne suffit pour la rendre intelligible au premier coup d'œil. Cela ne m'empêchera pourtant pas de citer le passage de l'Auteur militaire, cela me semble nécessaire.

Le tellenon, dit-il, est composé d'un gros pieu planté en terre, qui sert de point d'appui à une longue pièce de bois mise en travers & en équilibre: de telle sorte qu'en baissant un bout l'autre s'élève. A l'une de ses extrémités, il y a une machine faite de planches, ou garnie d'un tissu d'ozier capable de contenir trois ou quatre hommes armés, qu'on élève & qu'on transporte sur la muraille.

La machine dont se servit Hérode, pour déloger un grand nombre de brigands qui désoloient le país, & qui s'étoient retirés dans les cavernes & les crevasses de certains rochers & de montagnes inaccessibles, & pendantes en précipice: cette machine, dis-je, étoit très-simple: en rigueur elle ne devoit pas être mise au rang des corbeaux; mais qui me dira qu'Hérode ne mit pas les gruës en jeu? Personne: la description que Josephé en fait, est digne de la curiosité du lecteur.

Ces Cavernes, dit l'Auteur Juif dans la traduction d'Arnaud d'Andilly, étoient dans des montagnes affreuses & inaccessibles de toutes parts. On ne pouvoit y aborder que par des sentiers très-étroits & tortueux, & l'on voïoit audevant un grand roc escarpé, qui alloit jusques dans le fond de la vallée, creusée en divers endroits par l'impétuosité des torrens. Un lieu si fort d'assiette étonna Hérode, & il ne savoit comment venir à bout de son entreprise. Enfin il lui vint en l'esprit un moien auquel nul autre n'avoit pensé. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres extrêmement forts, des soldats qui tuoient ceux qui s'y étoient retirés avec leurs familles, & mettoient le feu dans celles où l'on ne vouloit pas se rendre; de sorte qu'il extermina cette race de voleurs par le fer, ou par le feu, ou par la fumée. Revenons à notre tellenon.

Nous n'avons garde de croire que cette machine ait été inventée pour guinder & jeter des hommes sur les tours ou les murailles des villes assiégées: à moins qu'on ne dise que le grand nombre de ces machines pouvoit être d'un grand effet, étant posées près à près, cela pourroit être; mais comme il n'y en a point d'exemple dans aucun Historien ancien, petit ou grand, cela me fait croire que ce guindage ne fut inventé que pour reconnoître ce qui se faisoit sur les tours, ou dans l'intérieur des murailles des villes assiégées, & pour cela un homme suffisoit tout autant que quatre.

Cette manière de corbeau n'est pas si peu sentée, ni si mal imaginée, qu'elle ne puisse être de quelque usage dans nos sièges. J'ai lieu de m'étonner que les anciens, dont le génie inventif, en fait de machines de guerre, étoit infiniment au dessus du nôtre, ne se soient pas apperçus que ce long matériau tournant en tous sens, s'élevant & s'abaissant sur son point d'appui, pouvoit les mener plus loin que de transporter des hommes dans une espece de cage. On fait qu'on manie très aisément la grande vergue d'une galère, suspendue & accolée au mât maître par ses racages, qui ne laissent aucun frottement, & facilitent le mouvement de la vergue: or cette vergue, qui est en deux pièces, égale, ou peu s'en faut, la longueur du bâtiment, qui a vingt-deux toises de long. Je m'étonne, encore une fois, que ces grands génies n'aient pas inventé une échelle planchée, ou une manière de pont à sambuque assez large, pour y faire passer deux hommes de front. Cette sambu-

que suspendu eût été infiniment moins composée, & plus aisée à se mouvoir que celle de Marcellus au siège de Syracuse, dont Polybe nous donne la description. On eût pu même avancer plus avant le matereau suspendu par un contre-poids à son arrière. Mais, me dira quelqu'un, comment trouver une baze capable d'empêcher que le gros pieu, ou pour mieux dire l'arbre, au haut duquel cette longue antenne est suspendu & accolée, ne vacille ou ne renverse? Je réponds qu'il ne vacillera point, s'il y a équilibre par tout; mais supposons qu'il y ait quelque chose à dire, car un rien est capable de produire cet effet; ce qui pourtant ne sauroit arriver, à cause du peu de hauteur de l'arbre, qui ne s'élève tout au plus que de huit pieds sur ses racinaux; n'est-il pas de plus appuié & retenu par de puissantes contrefiches, comme l'arbre de nos gruës, arrêté encore par ses quatre côtés par autant de cables amarrés à deux haubans? Il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût s'ébranler ou se renverser. Je ne vois rien dans cette machine qui ne soit très-simple, & qu'on ne pût faire mouvoir par une puissance très-médiocre; supposant la longue pièce de bois suspendu comme la vergue d'une galère avec ses mouffles à plusieurs rouës, pour l'élever ou pour l'abaisser selon les cas.

§. VII.

Le Polyspasse & le Corbeau d'Archimède.

JUSQUES ici nous avons traité des corbeaux de toute espèce, & de leurs divers usages, & particulièrement de ceux qui saisissent & qui enlèvent. Ceux-ci peuvent être considérés comme des petits modèles, ou des diminutifs des grands, c'est-à-dire de ces puissances capables de harponner, de guinder, & d'amener des hélépoles, des vaisseaux tout armés, en un mot des fardeaux & des masses effroyables. A ces sortes de prodiges mechaniques, Perrault demeure tout éperdu; il les regarde comme impossibles, parce qu'il ne peut comprendre par quelle puissance cela se faisoit: & il faut avouer qu'il y a bien des Perraults dans le monde, lesquels, faute d'intelligence pour les machines, ne voient goutte dans des choses qui sont bien moins prodiges que les tours de passe-passe d'un joueur de gobelets.

Les morts ne sentent rien; mais supposant qu'ils soient sensibles aux reproches des vivans, le génie de Perrault me permettra, s'il lui plaît, de lui dire que ce qu'il avance contre les machines d'Archimède, à l'occasion du polyspasse, me paroît avancé fort légèrement. Ce polyspasse ne fut jamais celui d'Archimède, c'est très-assûrement une imagination de Vitruve. On connoît parfaitement cet Auteur. On fait, à n'en point douter, qu'il n'a jamais vu ni connu le corbeau ni le polyspasse de ce célèbre Syracusain; tout cela est enveloppé depuis plus de deux mille ans dans les ténèbres de l'oubli. Toute la grace que l'on peut faire à Vitruve, c'est de ne faire que soupçonner, qu'en fait de machines de guerre ses connoissances étoient fort bornées. Et que dirons-nous de son Commentateur? Jugeons-en par ce qu'il débite sur le polyspasse, qu'il s'est faussement imaginé être le même que celui dont Plutarque parle: On fait, dit-il, que ce que le polyspasse peut faire, est tout à fait éloigné des effets que Plutarque lui attribue. Cela fait voir, continuë-t-il, quelle opinion l'on peut avoir des autres miracles que cet Historien conte des machines d'Archimède; & ce seul exemple peut faire croire que ce qu'il en dit n'est fondé que sur les relations des Romains, lesquels étant peu versés dans les arts du tems de Marcellus, ainsi que Plutarque remarque lui-même, pouvoient avoir beaucoup exagéré des choses que leur ignorance leur faisoit paroître miraculeuses, & qu'ils avoient peut-être aussi intérêt de faire passer pour telles. Il est surprenant que cet Auteur ait pu raisonner de la sorte. Prétend-il, avec tous ces beaux raisonne-

sonnentens, qu'il pousse encore plus loin, anéantir les témoignages, je ne dis pas seulement d'une multitude d'Historiens, grands & petits de l'antiquité la plus reculée, & de la moienne encore, mais des siècles les plus près de nous ? A l'égard du corbeau, il seroit inutile de répéter qu'il étoit connu des Grecs longtems avant Archimède. Cette machine ne paroît pas seulement au siège de Samos, mais encore un peu avant celui de Rhodes par Démétrius Poliorcetes. C'est Vitruve qui nous l'apprend : voici ses paroles dans Perrault. *On dit, rapporte l'Auteur, qu'il y avoit un Architecte Rhodien, nommé Diognetus, à qui la République faisoit tous les ans une pension fort honorable à cause de son mérite : un autre Architecte nommé Callias, étant venu d'Arado à Rhodes, & ayant demandé au peuple d'être entendu, proposa un modèle où étoit un rempart, sur lequel il avoit posé une machine, qui étoit ce guindage qui se tourne aisément, avec quoi il prit & enleva une hélépole qu'il avoit fait approcher de la muraille, & la transporta au dedans du rempart. Les Rhodiens voyant l'effet de ce modèle avec admiration, ôtèrent à Diognetus la pension qui lui avoit été donnée, & la donnèrent à Callias, qui ne la conserva pas longtems ; car Démétrius ayant assiégé cette place, & fait avancer son effroyable hélépole, dont je parlerai en son lieu, les alliés eurent recours à Callias pour les en délivrer. Celui-ci leur fit connoître, par de très-bonnes raisons, son impuissance à cet égard, & que l'hélépole de l'ennemi étoit à l'épreuve de sa machine par son énorme pesanteur. Il y avoit donc des corbeaux capables d'enlever une tour ambulante du second ordre ? Mais supposons qu'elle fût plus légère que les galères. qu'Archimède cramponnoit & enlevait si facilement, cela fait du moins voir que la machine de Callias ne différoit de celle du Syracusain, qu'en ce que celle de celui-ci enlevait de plus grandes masses. Écoutons Plutarque sur ce merveilleux corbeau.*

On voyoit sur les murailles, dit-il, de grandes machines, qui avançant & abaissant tout d'un coup sur les galères de grosses poutres, d'où pendoient des antennes armées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant ensuite par la force des contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup, & les abîmoient ; ou après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer ou des becs de grûes, & les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeient dans la mer, où elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs ; & après les avoir fait piroûter longtems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasôient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées & suspendues en l'air, tournoient avec rapidité, présentoient un spectacle affreux ; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersés par la violence du mouvement, & jetés fort loin comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, ou les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Passons au corbeau de Polybe, qui auroit dû prendre le devant mais nous avons nos raisons pour le mettre après. Il dit donc que Marcellus ayant fait avancer ses vaisseaux près des murailles de la ville, Archimède faisoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui, qui comme un pilote, conduisoit le bec de la machine, ayant saisi la proue d'un vaisseau, abaissoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dressé le vaisseau sur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine ; mais alors lâchant la chaîne par le moyen d'un treuil, ou d'une poulie, il falloit que quelques vaisseaux tombassent sur les côtés, que quelques autres fissent la culbute, & que la plupart tombant de haut sur la proue, fussent submergés & remplis d'eau & de confusion.

Si ces furieux corbeaux n'eussent paru dans le monde qu'au siège de Syracuse, & que nous ne fussions pas que les Grecs s'en étoient servis longtems avant Archimède, comme je l'ai déjà prouvé, on ne nous feroit peut-être pas une affaire de douter un peu des effets prodigieux de ces sortes de machines ; mais ces faits sont trop bien at-

testés, & trop souvent répétés dans les Historiens Grecs & Latins. On ne pourroit sans absurdité ne pas y ajouter foi. Un fait doit être cru lorsque non seulement il est possible, mais qu'il est encore attesté sans discontinuation, ou par les Auteurs contemporains, ou par ceux qui ont écrit peu de tems après. D'ailleurs ils parlent du corbeau comme d'une machine existante, très-commune dans la défense des places: cela est du moins constant à l'égard des petits corbeaux, & particulièrement de ceux dont on se servoit pour accrocher & enlever les hommes armés, & les transporter par-dessus les murailles de la ville assiégée. On peut juger par la figure que j'ai donnée de cette machine, qu'il n'y avoit rien de plus simple & de moins composé, les soldats eux-mêmes les fabriquoient & les exécutoient dans les assauts; mais à l'égard des grandes, c'est autre chose, quoique je suis très-convaincu, qu'à quelque chose près, elles ne différoient en rien des petites, sinon par leur grosseur. On ne peut pas dire que Polybe soit l'original d'une infinité d'Auteurs qui ont écrit du corbeau d'Archimède, il y en avoit bien d'autres qui en avoient parlé avant & après lui. Les Romains manquoient-ils d'Historiens & de gens capable d'écrire des affaires de leur pays? Il faut bien se garder de le croire, rien de moins rare que ces sortes de gens. Il y avoit bien peu de Généraux qui ne composassent les mémoires de leur vie, & l'Histoire des guerres où ils s'étoient trouvés. Cette coutume fut continuée bien longtems après la ruine de la République. César & Auguste après lui firent plus que des mémoires, ils avoient écrit le journal de leur vie.

Ce qui rend l'Histoire de mon Auteur plus recommandable, à l'égard des guerres des Romains, c'est qu'il écrivit à Rome même ce qui regardoit les Romains, non pas seulement sur le témoignage de leurs Auteurs, mais encore sur ce qu'il apprenoit des Officiers & des Généraux qui avoient été témoins des événemens qu'il raconte, & qui s'étoient trouvés au siège de Syracuse. Il étoit si bien informé, qu'il ose bien relever Fabius & l'accuser de mensonge en bien des endroits de son Histoire. Je ne vois rien de plus aisé que de distinguer le vrai du faux, lorsqu'on écrit une Histoire de son tems. Il est d'autant plus croiable, qu'il étoit lui-même grand politique & grand guerrier, ou pour mieux dire, un de nos maîtres dans la science militaire.

Comme on ne voit rien dans ce grand Auteur qui puisse aider à nos conjectures, pour la découverte du corbeau & du principe agissant de cette machine, & que tout ce qu'il nous en apprend roule uniquement sur ses effets, on peut bien juger que cela ne nous mène à rien; mais malgré le silence de Polybe, je ne croi pas cette machine un mystère impénétrable. Un peu d'esprit inventif, quelques recherches, une médiocre mesure de mécanique, tout cela aidé de certains termes qui ont échappé aux anciens Historiens & machinistes, peut nous conduire à la découverte, sinon du vrai corbeau d'Archimède, du moins à celle d'une puissance capable de produire de très-grands effets, sans nous écarter de cette simplicité que l'on remarque dans les plus belles machines de l'antiquité. Il ne faut pour cela qu'avoir recours à l'étendue de la puissance du levier, qu'on peut augmenter & pousser par jonction d'une autre, ou de plusieurs autres puissances. Ce n'est pas certes sans raison qu'Archimède demandoit un point pour enlever toute la terre. Ceux qui sont profonds dans l'étude des forces mouvantes, ne prendront pas en titre de gasconade mécanique ce que nous dit ici ce grand homme: ils en voient assez la possibilité, quoiqu'à l'égard du point, & de la matière dont la machine devoit être construite pour suspendre & enlever la terre, nous ne soions pas gens à le prendre au mot, & à lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire pour cela; il est pourtant très-vrai qu'on peut multiplier les forces à l'infini; mais le tems qu'il faudroit pour la remuer approcheroit fort de cet infini. Enlever des vaisseaux tout armés, & de plus grosses masses, si l'on veut, n'est pas



CORBEAU D'ARCHIMEDE SELON POLYBE ET PLUTARQUE, QUI SERVOIT A HARPONNER ET A ENLEVER LES VAISSEAUX.

ce qui me paroît de plus merveilleux. Je n'en suis nullement étonné, le surprenant & le prodigieux est la vitesse, la célérité & la promptitude avec laquelle il enlevait ces lourdes masses, les faisoit pirouéter suspendues en l'air, & les brisoit contre les murs de la ville par des secousses très-violentes.

Il paroît, par le passage de Plutarque, que le corbeau d'Archimède étoit une manière de gruë ou de grua, composé de plusieurs autres puissances que celles qu'on y applique aujourd'hui; ce qui ne pouvoit être autrement, s'il étoit semblable à cette machine. L'Auteur auroit dû savoir que le rancher, tournant sur son arbre qui lui sert de poinçon, ne fait point la bacule ou la balance, & ne peut être incliné de tous les sens; car si cela eût été, le treuil, le tympan & les poulies n'eussent jamais pu être appliquées à une balance. Polybe dit formellement, que le corbeau d'Archimède étoit composé d'une balance & d'un levier; ce qui me paroît plus vraisemblable, & plus capable de produire les effets dont il parle, & d'agir d'un mouvement plus subit & plus accéléré. C'étoit sans doute une poutre, ou un mât prodigieusement long & de plusieurs pièces, c'est-à-dire fait de plusieurs mâts joints ensemble, pour le rendre plus fort & moins flexible, renforcé encore au milieu par de fortes semées, le tout rassuré avec des cercles de fer & d'une lieure de cordes, de distance en distance, comme le mât d'un vaisseau composé de plusieurs autres mâts. Cette furieuse poutre devoit être encore allongée d'un autre à peu près d'égale force.

Ce levier énorme, & de la première espèce, devoit être suspendu à un grand arbre, assemblé sur sa sole, avec sa fourchette, son échellier, ses moises, enfin à peu près semblable à un grua; il devoit être appliqué & colé contre l'intérieur de la muraille de la ville, arrêté & assuré par de forts liens, ou des anneaux de fer, où l'on passoit des cordages qui embrassoient l'arbre, au bout duquel le corbeau étoit suspendu. Les Anciens ne terrassoient point les murailles comme nous les terrassons aujourd'hui; cette méthode leur étoit inconnue, peut-être à cause de la grandeur & de la hauteur de leurs machines de guerre; qu'ils n'eussent pu mettre en batterie sur le terre-plein, sans les exposer en bute à celles des assiégeans, qui les eussent démontées & brûlées en très-peu de tems. Ils ne mettoient que les petites machines faciles à transporter.

Ce levier énorme ainsi suspendu à un gros cable, ou à une chaîne, & accolé contre son arbre, pouvoit produire des effets d'autant plus grands, que la puissance ou la ligne de direction se trouvoit plus éloignée de son point fixe, ou du centre du mouvement, en ajoutant encore d'autres puissances A, qui tirent de haut en bas par la ligne de direction.

A l'extrémité il y avoit plusieurs grapins ou pates d'ancres B, suspendues à des chaînes qu'on jettoit sur les vaisseaux lorsqu'ils approchoient à portée. Plusieurs hommes abaissoient cette bacule par le moyen de deux cordes en trelingage C; & dès qu'on s'apercevoit que les griffes de fer s'étoient cramponnées, on faisoit un signal, & tout aussitôt on baissoit une des extrémités de la bacule, pendant que l'autre se relevoit & enlevait le vaisseau à une certaine hauteur, qu'on laissoit ensuite tomber dans la mer, en coupant le gros cable qui tenoit le vaisseau suspendu.